

M. J. H. W.

Michel Brial - Apénel "il convient"

Bibliothèque Maison de l'Orient



134055

## ΠΡΕΠΕΙ « IL CONVIENT »

---

Il n'était pas facile, à ce qu'il semble, de trouver des mots pour exprimer l'idée abstraite de la *bienséance* et de la *convenance*. Mais parfois ce qui est difficile en théorie ne l'est pas dans la pratique : l'usage quotidien de la vie fournit sans qu'on y pense les expressions que la réflexion n'aurait pas trouvées.

Il est curieux de constater que dans la plupart des langues, pour ces idées abstraites de convenance et de bienséance, c'est l'habillement, c'est le costume qui a fourni les expressions qui se sont fait adopter et qui nous servent encore. Ce qui est *bienséant* — nous n'avons qu'à regarder de près ce dernier mot, formé du latin *sedere* — ce qui est bienséant, c'est ce qui s'ajuste selon nos désirs ou nos goûts. Un habit *sied* bien s'il *s'assied*, c'est-à-dire, selon les circonstances, s'il s'adapte ou s'il se déploie de façon à nous satisfaire.

L'anglais possède le verbe *to fit*, qui signifie « adapter », et qui comme verbe neutre a pris le sens de « s'adapter, convenir ». *That does not fit you* « cela ne vous convient pas ». *It fits well* « cela convient ». *Fitness* « la bienséance », *fitting* « ce qui est convenable ».

L'anglais a également le verbe *suit* qui signifie à volonté « adapter » et « convenir ».

Nous nous servons, en français, de la même métaphore. « C'est une société, dit Massillon, qui ne *sied* ni à votre rang, ni à votre sexe. » Molière : « Quoi, vous iriez dire à la vieille

Émilie qu'à son âge il *sied* mal de faire la jolie? — Nous disons : « Une parole mal séante dans la bouche d'un homme grave ». Nous avons même un composé *messeoir*, participe *messéant*, où l'on a voulu voir le préfixe germanique *misse*, *miss*, qui est dans *misse-déds*. Mais ce préfixe est d'origine latine. C'est l'adverbe latin *minus* employé en manière de négation : le vieux mot français *méchef* est représenté en espagnol par *menoscabo* (1).

On ne risquera donc pas de trop s'égarer si l'on cherche chez les anciens une association d'idées pareille. Cette grande et imposante famille de mots comme *πρέπων* « convenable », *εὐπρεπής* « décent, beau », *μεγαλοπρεπής* « magnifique, généreux », se ramène en dernière analyse à une idée de costume.

Il s'agit maintenant d'examiner d'un peu plus près ce verbe *πρέπω*.

La plupart des savants qui s'en sont occupés ont voulu y voir la réunion de deux mots, la préposition *πρό* et quelque verbe qui restait à trouver. C'est ainsi que Benfey avait pensé au verbe sanscrit *ṛp* « atteindre », précédé de *πρό*. Mais si l'on veut bien se rappeler l'imparfait *ἔπρεπον*, par exemple en ce vers d'Homère où il est parlé d'un guerrier qui se distinguait entre tous

ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων,

en voyant l'augment à sa place en tête du mot, on sera conduit à penser que *πρέπειν* ne contient aucun préfixe.

Aux alentours de *πρέπω* nous trouvons un substantif dont la ressemblance avait déjà frappé Bultmann, quoiqu'il ne sût au juste qu'en faire, c'est le substantif *πόρπη* « agrafe, boucle ». La boucle peut nous ramener au costume et à l'arrangement en général. De *πόρπη* vient le verbe *πορπάω* « agraffer, boucler ». Encore aujourd'hui nous entendons parler de budget qu'on peut ou qu'on ne peut pas boucler. De même *πρέπον*, c'est ce qui s'adapte et ce qui s'arrange.

(1) En allemand, *passen*, *kleiden*, *anstehen* expriment la même métaphore.

Nous pouvons donc, en suivant cette indication, examiner si le verbe *πρέπω*, qui, employé comme verbe neutre, signifie « convenir », n'a pas eu anciennement, comme verbe transitif, le sens « adapter, ajuster ». Il serait surprenant qu'il n'eût pas laissé, en ce dernier sens, quelques représentants dans la langue.

Nous croyons qu'il en a laissé au moins deux : l'un dans la langue médicale, l'autre dans la langue religieuse.

La membrane qui, à l'intérieur du corps, maintient les organes supérieurs et les sépare des organes inférieurs, ce que la physiologie moderne appelle le diaphragme, s'appelle *πραπίς*, au pluriel *πραπίδες*, littéralement celle qui ajuste, qui fixe. On sait que le pluriel *πραπίδες* est souvent employé en poésie comme signifiant « âme, pensée, prudence ». C'est l'une des nombreuses localisations qu'on a faites de l'intelligence. La raison de cette localisation se devine. Nous sentons la poitrine qui se resserre ou qui se dilate sous l'action de certaines pensées, de certains sentiments : c'est ce qui a valu aux *πραπίδες*, ainsi qu'au cœur, l'honneur d'être considérés comme le siège de notre vie morale.

*Πραπίς* est un dérivé de *πρέπω* avec le changement de l'ε en α que nous trouvons dans *τράπω* au lieu de *τρέπω*, *στράζω* pour *στρέφω*.

L'autre dérivé nous est fourni par la langue religieuse, car on sait qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, la religion aime à conserver les vieilles locutions, comme elle reste attachée aux anciennes coutumes. Elle est donc une mine précieuse pour le philologue. Elle nous a conservé un dérivé de *πρέπω* qui, déjà au temps d'Homère, avait cessé d'être parfaitement clair.

De même que *λέγω* a donné le substantif *λόγος* ou que *τρέπω* a fait *τρόπος*, de même le verbe *πρέπω* a donné *πρόπος*, qui n'existe plus à l'état isolé, mais qui subsiste dans le composé *θεοπρόπος* et dans son dérivé *θεοπρόπιον*. Homère, en parlant de Calchas, lui donne les deux qualifications : *θεοπρόπος*, *οἰωνιστής*. Il semble bien que le mot, déjà au temps d'Homère, ne soit plus parfaitement compris. On l'explique par *πρό* et *εἰπεῖν*, en

sorte que θεοπρόπιον c'est le présage et θεοπρόπος le devin. Mais il faudrait au moins θεοπρούπος. De plus, θεοπρόπος, pendant toute la durée de la langue grecque, ne signifie pas « devin », mais simplement « serviteur du dieu », c'est-à-dire « prêtre » ou « fidèle ». Quand Hérodote raconte qu'au cours d'une guerre malheureuse avec les Tégéates le roi Crésus envoie consulter l'oracle de Delphes, θεοπρόπους πέμψας, ce ne sont pas des devins qu'il envoie, puisqu'au contraire il en a besoin, mais de simples serviteurs du dieu. C'est là l'emploi constant du mot depuis Homère jusqu'à et y compris Plutarque. Mais il semble bien que pour θεοπρόπιον la fausse étymologie par ἔπος ait contribué à obscurcir le sens du mot, sur lequel on était déjà si embarrassé que des scholiastes donnent de θεοπρόπος cette explication évidemment forcée :

ὁ τοῖς θεοῖς πρέποντα λέγων.

Πρέπω signifie donc mettre en ordre, ajuster.

Mais je crois qu'on peut encore serrer le sens de plus près et que πρέπειν ramené à sa valeur primitive signifiait non seulement « ajuster, arranger », mais « habiller » : θεοπρόπος, c'est celui qui habille le dieu.

Vêtir les dieux ou les déesses, en les couvrant de voiles et d'ornements aussi beaux, aussi précieux que possible, a toujours été regardé comme un acte de dévotion méritoire. Je ferai remarquer à ce sujet que πρέπω emporte une idée d'éclat et de beauté. C'est ce qui explique le vers déjà cité :

ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων,

ainsi que les mots εὐπρέπεια, μεγαλοπρέπεια, πρεπτός, πρεπώδης, etc.

Il semble même qu'une idée d'apparition extraordinaire soit venue quelquefois s'y joindre. C'est ce qu'on pourrait supposer d'après ces gloses d'Hésychius :

πρέπον · τέρας. Κύπριοι.

πρεπτά · φαντάσματα, εἰκόνες.

Chez Pindare et chez Eschyle on trouve *πρέπω* employé métaphoriquement, à peu près comme le français *éclater*, en parlant d'un bruit, d'une lueur, d'une odeur.

J'arrive maintenant à un mot qui n'a jamais pu être expliqué et qui s'accorde trop bien avec tout ce qui précède pour n'être pas de la famille. C'est le mot *πέπλον* ou *πέπλος*. Pour toutes les étymologies de *πέπλον* qui ont été proposées on peut répéter ce que dit Curtius : *minime mihi persuadent*.

De même qu'à côté de la préposition *πρότι* certains dialectes nous présentent *ποτί*, de même qu'à côté de *πρός* nous avons *πός*, on doit se demander si pour le mot qui signifie « voile » ou « vêtement » il ne s'est point passé quelque chose de semblable. La présence d'un *λ* à la fin du mot a dû favoriser la suppression du *ρ* dans la première syllabe.

*Πέπλον*, pour *πρέπλον*, se présente avec le même suffixe que nous avons dans *φῦλον*, *ῥέπλον*. Il semble que ce fût le terme dont on se servait de préférence pour les déesses et les reines. Homère, en décrivant les appartements retirés du palais d'Hécube :

Ἐνθ' ἔσταν οἱ πέπλοι παμπούκιλοι, ἔργα γυναικῶν  
Σιδονίων.

Dans Eschyle, la reine Atossa, racontant son rêve, décrit l'apparition qui personnifie l'Asie :

ἡ μὲν πέπλοισι Περσικοῖς ἤσκημένῃ.

On se rappelle Andromaque montant à la citadelle pour offrir à la déesse protectrice de la ville un voile précieux.

Pour revenir à *πρέπει*, nous comprenons maintenant la valeur de cette expression. C'est le costume qui a fait trouver des mots pour nommer la bienséance. L'image s'est effacée, la métaphore n'est plus sentie, il ne reste que l'idée abstraite. Ce n'est pas l'altération phonétique qui a fait pâlir l'image, puisque le mot n'a pas changé, et qu'il est encore le même (*πρέπει*) en

grec moderne : c'est le progrès de la réflexion. Il en est un peu de ce mot comme des modernes cérémonies encore usitées en maint lieu, qui consistent à revêtir en certains jours les statues de saints ou de saintes des plus beaux habits, des plus riches dentelles : actes de *théopropie*, qu'on interprète, qu'on spiritualise en les expliquant comme des hommages simplement destinés à témoigner de la piété des fidèles.

Michel BRÉAL.

---

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

---